14

Fre 2
13568
Case
FRC
18676

Fonvielle

LES MŒURS D'HIER.

SATIRE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

De l'Imprimerie de MOLLER, au Couvent des Filles-Thomas, vis-à-vis la rue Vivienne.

1830-160

LES MŒURS D'HIER.

SATIRE.

Par le citoyen B. F. A. FONVIELLE ainé, de Toulouse.

Facit indignatio versùs.

PRIX : 60 centimes.

A PARIS,

Chez { Les marchands de Nouveautés.
L'auteur, rue et faubourg Montmartre, nº. 1035.

LE 18 BRUMAIRE AN VIII.

LES MŒURS D'HIER.

SATIRE.

MUSE, s'il est encor quelques ames pudiques,
Qui n'ont point fait de pacte avec nos mœurs publiques,
Que la contagion de nos vices honteux
N'a point souillé, flétri de son fiel vénéneux,
Donne-moi tes pinceaux et laisse agir mon zèle.
Si l'indignation dans mes vers étincelle,
Si l'élan vertueux d'un cœur vraiment français
Sur les travers du jour obtient quelques succès,
Je veux ne les devoir qu'à moi, qu'à mon génie.
Seul j'aurai su venger les mœurs et la patrie.

Que d'autres, du bon goût impuissans défenseurs,
Régentent dans leurs vers nos modernes auteurs;
Que cent sots accolés dans leur cadre facile
Aiguisent de leurs noms leur satire inutile;
Vers un plus noble but j'élève mes esprits.
Qu'importent en effet de maussades écrits!
L'honneur de l'hélicon a bien quelque importance,
Mais qu'est-il aux forfaits qui désolent la France?

Poëtes tant vantés dont les bienfaits des rois
Couronnaient les efforts, encouragaient la voix[1],

Qui recueilliez, pour prix d'un encens mercenaire,
Le droit de censurer lâchement le vulgaire;
Vos inutiles traits, dans leur malignité,
Vendus à la faveur, flattaient l'autorité.
Loin de moi cet abus, ce servile scrupule.
Tout méchant, quel qu'il soit, sentira ma férule.
Dût mon ingrat pays d'un laurier fugitif
N'ombrager qu'à regret mon cercueil trop hâtif;
Et dussent, sans obstacle, unis pour me détruire,
Les pervers déprimer le beau feu qui m'inspire,
Gilbert, j'aurai ton sort sans en être abattu:
Prête-moi ton talent, j'ai déjà ta vertu.

Siècle affreux! siècle vil! par quel honteux silence
Faut-il qu'impunément la fraude et la licence
Déshonorent sans frein le pouvoir, les honneurs!
Il n'est plus qu'un instinct qui parle dans nos cœurs.
L'or est tout à nos yeux. Est-il rien qu'il n'efface?
Il absout les forfaits; il supplée, il remplace
Les vertus, les talens; tout ce qui fut jadis
L'honneur des nations a perdu de son prix.
On a mis à l'encan jusqu'au droit de rapine (2).
N'estimer que le crime enrichi de ruine,
Sur une toise d'or mesurer son encens,
A des sots empourprés immoler le bon sens,
Voilà de nos Français quel est le caractère.
Et je pourrais le voir, le souffrir et m'en taire!

Voyez ce nain, naguère environné d'exploits,
Qui tint de ses huissiers l'art de faire des lois;
Infidèle apprentif de Cujas, de Barthole,
Effronté déserteur de notre antique école,

Il a forgé les fers de notre liberté ;
Un poignard à la main prêché l'humanité ;
Dépouillé l'innocence en parlant de justice ;
D'un zèle furibond masquant son avarice,
L'or qu'il accumula sous ses sanglantes mains
Au faîte des grandeurs lui soumit nos destins.
Il régna... Si sa chûte a vengé nos misères,
Sous un joug moins honteux, sous des loix moins sévères,
Ce peuple automatique, étrange souverain
Qui, servile instrument d'un pouvoir assassin,
Seconde de ses mains la fureur qui l'opprime,
Est-il moins enfoncé dans la fange du crime (3) ?

Blasés sur tous les maux, sur tous les attentats,
Nourris dans la stupeur qui détruit les États,
Français, m'oserez-vous opposer la victoire
Qui se plait à couvrir des lauriers de la gloire
Vos outrages, vos fers vainement déguisés ?...
Ah ! déplorant l'erreur de vos cœurs abusés,
J'admire comme vous ces cohortes guerrières
Qui, seules, héritant des vertus de nos pères,
Savent d'un bras nerveux châtier les Anglais,
Confondre et leur orgueil et leurs lâches projets,
Et, de l'Europe impie affectant un faux zèle (4),
Punir, déconcerter la ligue criminelle.

Mais, tandis que l'honneur retranché dans nos camps
Déserte nos cités en proie à cent tyrans ;
Tandis que la vertu, qui loin de nous s'exile,
N'a plus que sous la tente un honorable asyle ;
Vous, lâches, qu'à servir façonna la terreur,
Vous qu'à son char sanglant enchaine le vainqueur,

Lorsque les factions, déployant leur furie,
Par de nouveaux combats déchirent la patrie (5),
Qu'osez-vous réclamer ? Dites ; quels sont vos droits
Pour vous énorgueillir de ces hardis exploits ?
Est-ce à des cœurs glacés, nourris dans l'esclavage,
Usés pour les vertus, qu'aucun affront n'outrage,
A toucher ces lauriers indignes de vos mains ?
C'est trop que, de leurs chants, objets de nos dédains,
De leurs vers sans chaleur dont le bon goût s'offense,
Des rimeurs, proclamés *poëtes de la France*,
Flétrissent tant de gloire, et que, dans tels journaux,
Leurs noms, déjà mêlés aux noms de nos bourreaux,
Obtiennent un éloge aussi vrai qu'honorable.
Je vois dans cet accord les bandets de la fable ;
L'un brait, l'autre applaudit : heureux, en ces ébats,
Le mépris et l'oubli qui vengent nos soldats.

Mais, telle est de nos mœurs la coupable influence,
De leur contagion la funeste puissance,
L'air infect des cités, les poisons corrupteurs
Dont s'ennivre à Paris un monde de flatteurs,
Que ces mêmes héros que l'univers contemple,
Loin des camps entrainés, pervertis par l'exemple,
Aux puissans du moment immolent à-la-fois
Leur gloire, leur devoir, et le peuple et ses droits.
Là le plomb meurtrier, là l'airain des batailles
Du sang des citoyens rougissent nos murailles :
Ici, d'un code affreux esclaves abrutis,
En lâches assassins des guerriers travestis
Poignardent sans péril la timide innocence.
S'il s'élève un vengeur qui, prenant sa défense,
Ose faire parler la sainte humanité,
Oppose une barrière à leur ferocité,

Et contre tant d'horreurs lève sa voix hardie,
Ils placardent nos murs de leur ignominie (6),
S'acharnent à leur proie, et vaincus, non punis,
Par des meurtres nouveaux épouvantent Paris.

Pour qui donc tant d'efforts? en quelles mains habiles
Est le fil merveilleux de ces pantins dociles?...
O honte! l'almanach de nos tems odieux
Nous vaudra le mépris de nos derniers neveux.
Parcourez sans frémir cette liste exécrable:
Pour dix noms ignorés, pour un nom respectable,
Combien qui, par les maux qu'ils nous ont fait porter,
Ont acheté le droit de nous épouvanter!
Dans le sein de la mort leur avide furie
Creusa les fondemens de leur triomphe impie!
Et la France se tait! et leur front insolent
N'est pas à tous les yeux marqué d'un fer brûlant!
Tel on voit dans nos champs un faisceau salutaire
Désigner le taureau trop prompt dans sa colère,
Tels je voudrais les voir indiqués aux passans
Comme des furieux prêts à mordre les gens.

Mais ils règnent! leurs lois annoncent leur présence:
Sous eux règnent d'accord le vice et la licence.
L'escroc tranquillement dans son tripot ouvert
Dépouille l'imprudence autour d'un tapis vert,
Et, d'un refait tombé de sa main assassine,
Fait jurer cent joueurs consommant leur ruine.
Près de lui, mons Grippon tient sa maison de prêt;
L'intérêt est léger et l'argent est tout prêt.
Jeune homme, ce bijou que tu tiens de ton père,
Toi, ce gage sacré d'une union trop chère,

Toi, ce dernier brillant qu'en ses pressans besoins
Ton ami sacrifie et commet à tes soins,
Chez l'honnête usurier vous en ferez ressource:
Il est humain, sans peine il ouvrira sa bourse.

En effet; pour le tiers au plus de la valeur,
Déjà de vos dépôts le voilà possesseur,
Et six pour cent par mois qu'il a touchés d'avance,
Ont rogné vos écus, non pas votre espérance.
Je vous vois replacés autour du trente et un...
Du coup que vous suivez quel retour opportun!
La fortune vous rit, profitez du caprice...
Quelle ample moisson d'or!... pour le coup, c'est justice...
Mais la taille est finie! irez-vous à l'instant
Rembourser l'usurier qui vous vaut cet argent?...
Non. Les momens sont chers; le sort vous favorise,
Poursuivez-le: tandis que la taille est remise,
Le passe-dix vous offre un triomphe nouveau:
Mais, quoi!... de ce bonheur il devient le tombeau,
Et, ruminant encor sur la porte entr'ouverte
Le coup inattendu qui cause votre perte,
Déjà de ce séjour, objet de vos regrets,
Vous fuyez en jurant de n'y rentrer jamais...

Cependant ce jeune homme, en revoyant son père,
Se tait, ne rougit point, mais songe *à se refaire*;
Et, les plus vils moyens ranimant son espoir,
Il n'est bientôt pour lui ni remords ni devoir.
Cet époux ruiné, rentré dans sa famille,
Venge brutalement sur sa femme et sa fille
Le revers mérité qui cause son humeur;
Aux plaisirs innocens il a fermé son cœur,

Et le divorce enfin devenu nécessaire
Brise tous ses liens et d'époux et de père.
Quant à l'ami perfide, ou du moins imprudent,
Il ne saurait survivre à son égarement,
Et la Seine engloutit dans ses ondes tranquilles
Son désespoir tardif, ses remords inutiles.

Voilà donc les présens de nos réformateurs !
Voilà par quels moyens ils ont poli nos mœurs !
Ces tripots sont pour nous plus funestes encore
Que ne le fut jamais la boëte de Pandore;
Mais ils ont calculé sur la corruption,
Et tout vice a des droits à leur protection.
Tout vice a son tarif, et l'or, dans leur morale,
Écarte tout scrupule, efface tout scandale.

Voyez-vous cette foule assiégeant tout le jour
Ce ministre, ce grand de la moderne cour?
Sur quoi se fixera son appui qu'on marchande ?
Sur la probité ? non : sur la plus riche offrande.
Un peu d'or va bientôt décider sa faveur,
Et ce soir nous aurons un nouveau fournisseur.
Heureux Mondor, jouis de ce brillant partage;
Volë à tes fonctions, vole, fournis, courage !
Affame nos soldats, couvre-les de haillons,
Tes comptes n'en seront ni moins sûrs ni moins bons,
Pourvu que cent commis et trente commissaires
Puissent, grace à ton or, voir clair dans tes affaires...
Mais ton compte est rendu : ton modeste bilan,
Dans son ambition a surpassé ton plan :
Quoique encor créancier, même en payant tes dettes,
Ta fortune déjà serait des plus complettes....

Cependant, l'arriéré d'un million d'écus,
Jusqu'ici refusés à tes soins assidus,
Mérite qu'on y pense, et déjà ta souplesse
A capté la beauté qui pour toi s'intéresse...
Sois certain du succès, compte sur son crédit;
De l'intrigue du jour elle a toujours l'esprit.
Son nom fut trop long-tems cité dans nos gazettes,
Elle a trop figuré, trop marqué dans nos fêtes,
Ses époux, ses amans ont fait trop de fracas
Pour qu'un refus brutal offense ses appas.
De tes trois millions on t'a dit le partage;
Une chasse, cent thés, vingt bals du haut parage
En consommeront un; l'autre, en cinq ou six parts,
D'autant de favoris te vaudra les égards;
Le troisième est à toi sans nulle retenue;
Réjouis-toi, Mondor, ton affaire est conclue.

Voilà, voilà nos mœurs! voilà par quels accords
On épuise l'Etat, on brise ses ressorts!
Voilà qui nous conduit à ces lois en délire,
Qui dans ses fondemens ont ébranlé l'empire,
Et, violant les droits de la propriété,
Osent encor parler de notre liberté!
Insensés, que jamais leur propre expérience
Ne saurait préserver d'une folle imprudence!
Qu'espèrent-ils? Ce fou qui, cherchant un trésor
Dans les flancs d'une poule, y perdit ses œufs d'or,
Était plus conséquent, au moins plus excusable (7).

Il leur manquait encor, pour surpasser la fable,
D'unir à leurs emprunts ce code monstrueux,
L'effroi du citoyen, l'espoir du factieux!

Merlin, dans sa retraite, a dû pâlir d'envie
En voyant ses rivaux, éclipsant son génie,
Par un décret nerveux, à son invention
Ajouter tant de force et de perfection....
Quel vacarme soudain! quelle rumeur nouvelle!
Où courent ces soldats qu'à grands cris on appelle?
Dieux! un meurtre et déjà l'assassin furieux
Profitant du désordre, échappe à tous les yeux!
Le magistrat accourt, la foule qui le presse
Au sort de la victime avec lui s'intéresse;
Mais le bras forcené qui déchira son sein,
Est à tous inconnu; la loi menace en vain.
Cependant, des crieurs les bandes faméliques,
Font retentir au loin leurs accens énergiques.
« A deux sous, à deux sous, le fidèle récit
» Du grand assassinat arrivé cette nuit ».
A travers le fracas de ce cri pitoyable,
Un citoyen paisible, un vieillard respectable,
Qui, deux ans dans les fers, sous nos derniers Titus,
Sans murmure expia soixante ans de vertus,
Croit distinguer un nom chéri dans sa famille.
Dorval! dieux! c'est l'époux qu'il promit à sa fille!
C'est lui qu'un furieux a ravi, sans retour,
A la vie, au bonheur, à l'hymen, à l'amour!
Peignez-vous, s'il se peut, sa douleur, ses alarmes
Sur sa fille accourant pour essuyer ses larmes,
A son trop faible père arrachant son secret,
Et froide et sans couleur, tombant sur le parquet...
Au milieu des horreurs où son ame est en proie,
On frappe... Est-ce un secours que le ciel nous envoie,
S'écrie en soupirant ce père infortuné?...
On frappe encore, il ouvre, et son œil étonné

Découvre avec terreur une nombreuse escorte,
Qui l'entoure et d'abord s'empare de la porte.
Suivez-moi, dit un chef. — Quel motif?... — Suivez-moi,
J'ai mon ordre ; il suffit : marchez, de par la loi.
La loi veut mettre enfin un terme au brigandage,
Vous êtes désigné pour lui servir d'ôtage,
Ainsi sera vengé le meurtre de Dorval...

Qu'ajouter au tableau de ce code infernal!...
Et l'on ose, au milieu de tant de barbarie,
L'on ose nous parler d'amour de la patrie!
Où sont donc les devoirs qu'on n'a point méprisés?
Les liens sociaux que l'on n'a point brisés?
Les forfaits que n'ont point couronnés nos hommages?
Les vertus qu'on n'a point flétri de mille outrages?
Si ce peuple abruti, sans travail et sans pain,
Rampe dans le bourbier qu'il créa de sa main,
En accusera-t-on Charles, Pitt et leur clique?
Etrange aveuglement! étrange politique!
Paralysant les bras qui pouvaient nous servir,
Et déchirant le sein qui devait nous nourrir,
Imprudens! nous n'offrons à la triste industrie
Qu'un fisc dévorateur, qu'une lente agonie,
Et nous cherchons ailleurs la source de nos maux
Ils ont épouvanté jusques à nos rivaux!
L'univers ébranlé nous impute sa perte ;
Le commerce éperdu, sur sa tombe entr'ouverte,
Siècle déshonoré, siècle présomptueux,
T'accuse hautement de ses revers affreux ;
Et, te donnant le prix des maux que tu lui coûtes,
Te nomme, en s'éteignant, siècle des banqueroutes (8).

Parcourez de nos lois l'épouvantable amas.
Quel cahos! est-ce ainsi qu'on régit les Etats?
Dabaud, depuis dix ans, avec soin les entasse;
Discours, rapports, décrets, il met tout en liasse.
Entrez chez lui, bientôt, par sa collection,
Vous le verrez enfin chassé de sa maison.
Et de tout ce fracas, de cet obscur grimoire,
On dira que je dois torturer ma mémoire!
Oh! grace!..... je conçois qu'on se débat en vain
Pour tel ou tel système, et suis républicain
A Paris, comme ailleurs je serais royaliste;
Tout est bon à mes yeux, hors l'abus; et j'insiste [9]
Sur la nécessité de respecter les lois;
Du pays où l'on vit c'est le premier des droits.
Mais ce serait des mots faire un étrange usage,
Que de m'assujettir à changer de langage,
De conduite, de mœurs, au gré des factions
Qui prêtent à leurs lois toutes leurs passions.
Les lois que je consens, que je suis, que j'invoque,
Parlent à ma raison, et n'ont rien d'équivoque;
Pour les étudier je descends dans mon cœur:
C'est mon livre, mon guide et mon seul précepteur.
Dis-moi, Dabaud, ces lois dont tu fais ta pâture,
Tu les connais, dis-tu? C'est bien! Je t'en conjure,
Montre-moi leurs rapports avec l'égalité;
Cherche dans tes recueils une ombre d'équité.
Ce ci-devant maraud, dont l'insolente roue
N'épargne le passant qu'en le couvrant de boue,
Des biens de son patron possesseur impudent,
Te semble-t-il moulé pour ce rôle important?
Quels talens, quels travaux, quelle utile industrie,
Lui valent tant d'éclat et tant d'effronterie?

Des talens ! des travaux ! qui ? lui ? monsieur Lafleur !
En faut-il aujourd'hui pour être un gros seigneur ?
Il a, dans le bon tems, sans avoir une obole,
Fait vingt soumissions, acquis sur sa parole
Vingt terres qu'il paya d'un an de revenu ;
Grace à nos lois, en lui tu vois un parvenu.
C'est un vol, je le sais, tu le sens ; mais qu'importe ?
La justice se tait, la passion l'emporte.
Son maître a réclamé contre cet attentat,
Son droit est reconnu ; mais la raison d'Etat,
Protégeant de Lafleur les contrats usuraires,
Ravit au réclamant ses champs héréditaires,
L'inscrit sur le grand livre, et, par dérision,
Traite ce vil trafic de compensation (11).

Le grand livre ! ah ! fuyons tout ce qu'il nous rappelle.
Mon talent se pût-il égaler à mon zèle ?
Pourrais-je rassembler d'assez noires couleurs,
Pour peindre dignement ces esprits inventeurs,
Qui, dans l'art de Cambon surpassant leur modèle,
Exploitent chaque jour une mine nouvelle,
Et, suppléant l'impôt par mille inventions,
Dévoreront la France en confiscations (12) ?...

Lasse de censurer, que ma plume sévère
Donne enfin du relâche à mon humeur austère ;
Aussi-bien, qu'espérer de mes vers indiscrets ?
Le Français aujourd'hui rira de mes portraits ;
Demain tel important, dont j'ai peint l'insolence,
M'osera menacer du poids de sa puissance ;
Et peut-être, blâmé de nos honnêtes gens ;
Les verrai-je à mon sort rester indifférens (13) ?

Lâches ! ainsi que vous, je ne suis point esclave !
Rampez, rampez : flattez ces puissans que je brave ;
Mes vers attesteront à la postérité
Et votre ingratitude et votre lâcheté...

Je ne m'adresse point à vous, mes chers confrères,
Sages dispensateurs des lauriers littéraires,
Dont les rares talens offrent dans l'institut,
Aux beaux-arts, au bon goût la planche de salut.
On connait vos vertus, sur-tout votre courage ;
Jamais le vice heureux n'a reçu votre hommage ;
Et vos cahiers savans, du Nil jusqu'à Paris,
Au siècle de Colbert ont arraché le prix.
Je remets en vos mains le soin de ma mémoire ;
Je vous lègue à-la-fois ma satire et ma gloire,
Pourvu que Morellet, et tant d'autres faquins (14)
Indignes de s'asseoir sur vos nobles gradins,
Respectent à jamais l'admirable harmonie
Qui des Français en vous concentre le génie...

Quels accens jusqu'à moi retentissent soudain ?....
Courons... de nouveaux traits je vais armer ma main...
Mais non.... Paris sourit et mon génie expire ;
Je cesse sans regret ma tardive satire.
Quand le peuple est content, quand il bénit son sort,
Que dirais-je ? louer n'est point de mon ressort.
Jours trop fameux, ce jour à jamais vous efface ;
L'espérance en nos cœurs vient reprendre sa place.
Les factieux trompés dans leur coupable espoir,
Des tyrans déposant leur barbare pouvoir,
La morale en crédit, les vertus honorées,
La paix récompensant nos lois régénérées,

Tels sont enfin les vœux et l'espoir des Français.
Ils seront accomplis. A ces rares succès
Un héros nous permet, nous ordonne de croire :
Il ne saurait souffrir qu'on ternisse sa gloire [16].
Aujourd'hui, dans Paris, quand son bras est levé,
Du crime, de l'erreur, le règne est achevé.

FIN.

NOTES.

(1) On n'a point, que je sache, encore remarqué quel avantage avaient, sous Louis XIV, sur leurs émules de nos jours orageux, les poëtes qui ont illustré ce règne mémorable. Que d'encouragemens offerts à leur génie! quelles entraves aujourd'hui pour ceux qui, comme moi, ne veulent point fléchir le genou devant les idoles éphémères que tant d'autres ennivrent d'un servile encens! Donnez à ceux qui courent ma carrière, souvent périlleuse et toujours désintéressée, donnez-leur la perspective d'une considération qu'ils pourront mériter, d'une aisance qu'ils pourront acquérir, et des noms sans honneur cesseront de se partager les lauriers flétris du Parnasse. Mais nos passions, nos bureaux d'esprit public, notre liberté de la presse, qui n'est que le devoir absolu du silence, quels éteignoirs pour l'émulation! quels narcotiques pour le génie! quels dissolvans pour les beaux-arts!

(2) La Suisse n'oubliera de long-tems ce nouveau Verrès qui justifia chez elle, avec tant d'insolence, le nom de *Rapinat*. A propos de ce nom si caractéristique, je hasarderai cette réflexion, comme précepte de politique. Il me semble qu'il est des noms tellement repoussans, des hommes tellement disgraciés de la nature, qu'on ne saurait, sans imprudence, les appeler aux fonctions publiques. Si des talens supérieurs, qu'on ne pourrait suppléer ailleurs, ne justifient le choix qu'on pourrait faire d'eux, je crois que c'est une insulte à la nation entière qui, à égalité de mérite, a le droit d'appeler la préférence sur des citoyens, qui, sous aucun rapport, ne prêtent les flancs à la malignité par de fâcheuses allusions.

(3) J'ai fait remarquer, il y a quelques années, combien le factions, alors même qu'elles étaient abattues, conservaient d'influence sur la destinée de notre république. Leurs lois leur survivant, embarrassent la marche du gouvernement qui leur succède, et font de la législation un assemblage incohérant

où tous les partis trouvent, tour-à-tour, un arsenal pour appuyer leurs extravagances. On a crié contre la terreur, mais a-t-on rapporté les lois, puisqu'il faut les nommer ainsi, a-t-on rapporté les lois qui firent si long-tems la honte et le désespoir de la France ? A toutes les époques fameuses où le prétexte du parti triomphant était une législation vicieuse ou perfide, a-t-on revisé les cahiers des législateurs éconduits? Aujourd'hui, malgré la déclaration publique que la France était mal gouvernée depuis deux ans, verrons-nous disparaître les lois atroces, inconséquentes, qui ont signalé ce mauvais gouvernement? On rapportera la loi des ôtages, celle de l'emprunt forcé, et quelques autres de cette force. Mais, est-ce là tout ? et ne viendra-t-il pas un moment où la législation, simplifiée et uniforme dans ses vues, ne commandera que par la persuasion ; et, repoussant à jamais le prétexte coupable des circonstances, se renfermera dans les seules limites de la morale et de l'intérêt invariable de la société ?

(4) L'Europe coalisée a mérité l'exécration de tout ce qui porte un cœur honnête : sur elle seule un jour retombera le sang versé dans les batailles ou sur les échafauds, par tant de victimes d'une folle confiance dans la pureté de ses vues. La mauvaise foi des cabinets de Vienne et de Saint-James absout, en quelque sorte, les crimes de la révolution, et donne un caractère plus prononcé à la hideuse physionomie qu'a prise, dans sa décrépitude, notre malheureux siècle.

(5) Parcourez les grouppes, les salons, le lendemain d'une de ces journées fameuses qui changent la direction du gouvernement ; vous trouverez par-tout des optimistes honnissant le parti vaincu, exaltant le parti vainqueur, et affichant les plus heureuses espérances. J'étais chez un ami le 18 brumaire, lorsqu'un particulier vint annoncer que Barras et Buonaparte avaient congédié les conseils et s'étaient emparés du gouvernement ; on répondit à cette nouvelle par des acclamations de joie. Le soir on annonça que le pouvoir législatif, au contraire, venait, d'un seul effort, de reprendre l'attitude qui lui convient, et que Barras était rentré dans le néant ; une joie aussi fortement

prononcée, accueillit cette version. Il est aisé de contenter des hommes de cette trempe. C'est le cheval rentré dans l'écurie, qui, débarrassé de sa selle, s'estime heureux, sans penser que demain il portera le bât.

(6) Il n'est pas de bon citoyen qui, après l'indignation qu'à dû lui causer le placard des premiers juges de Jourdain, n'ait éprouvé une satisfaction intérieure de cette démarche si noblement répondue par Chauveau-Lagarde. Il n'en faut pas davantage pour achever de perdre, dans l'opinion déjà révoltée de ces institutions, ces commissions militaires qui, se couvrant elles-mêmes d'opprobre, usent un des ressorts les plus violens de la tyrannie et de la terreur.

(7) L'emprunt forcé a réalisé la fable de la poule aux œufs d'or; voyez pourtant avec quel acharnement on s'efforce de le défendre. Il sera retiré; mais croit-on qu'un instant réparera les maux qu'il a causés ? Le conseil des Anciens, après avoir sanctionné dans cette loi la misère publique, le désespoir général, et les plus grands dangers qu'ait encore courus la république, avait besoin de racheter cette faiblesse par l'acte vigoureux qui nous laisse espérer enfin plus de sagesse et de modération.

(8) La banqueroute de tous les gouvernemens de l'Europe sera la suite inévitable de la crise actuelle. Rien ne saurait la prévenir. Il est triste de voir que la Convention, en ajoutant un seul abus de plus à l'emploi des ressources funestes qu'elle puisa dans les papeteries, n'ait pas sauvé la France du malheur de participer à ce futur bouleversement. Rentiers de toutes les nations, songez-y de bonne-heure, hier, peut-être, vous avez souscrit le dernier emprunt, demain vous recevrez le dernier paiement de vos rentes.

(9) Sous un gouvernement sage, je ne crois pas qu'on puisse exiger autre chose; une telle opinion me paraît la pierre de touche des bons citoyens. Eh! que deviendrions-nous, bon dieu! si chacun nourrissait les passions, même généreuses, qui font les grands généraux, les grands législateurs, les grands administrateurs ? Que de la masse immobile et soumise, il s'élance quelques génies privilégiés pour animer le corps politique, c'est

ce que je conçois, et qui ne peut manquer d'arriver; mais il arrivera aussi, qu'indifférens à l'ambition, les propriétaires, les commerçans, les manufacturiers, aimeront à végéter paisiblement à l'abri des lois tutélaires de leur fortune et de leur repos. Malheur au gouvernement qui, leur faisant un crime de leurs vertus modestes, nommerait coupable apathie ce desir du bonheur, seul lien des hommes en société.

(10) On connaît cent mille acquisitions de ce genre, et les voleurs se retranchent derrière des lois imprudentes pour jouir impunément de leur brigandage légal!

(11) Que perdraient la justice et la dignité de la république, à abandonner aux tribunaux ordinaires les contestations sur la propriété? De pareilles questions furent-elles jamais, chez aucun peuple, du ressort des fonctions administratives? N'est-il pas odieux que des ventes, infectées de nullités, résistent tous les jours aux attaques des vieux propriétaires, et que ceux-ci soient payés en zéros de leur héritage, quand il est prononcé qu'ils en furent injustement privés?

(12) Nous sommes bien enfans en finance! nous vivons depuis bien des années sur nos capitaux, et jamais cependant le fisc n'est saturé. Que sera-ce, lorsque nous n'aurons plus cette monstrueuse ressource? elle est déjà considérablement réduite, bientôt elle ne sera plus rien: sera-t-on assez sage alors pour se rappeler qu'il existe encore en France de vieux financiers? que la vieille finance était en France, à travers quelques vices, un modèle de perfection en Europe? et que nos faiseurs modernes, sont, à-peu-près tous, incapables de sentir que les finances sont à un Etat ce que le cœur est au corps animal, le centre et le moteur de la circulation, qui doit rendre sans cesse, et recevoir sans cesse, sans retard, sans engorgemens. Recevoir tous les jours, puisqu'on dépense tous les jours, me semble le secret du métier; le moyen ne me paraît pas introuvable, et son produit peut surpasser toutes les idées qu'on a pu se former sur les forces contribuables d'une nation. J'aurais beaucoup à dire sur cette matière, mais je me tais, et pour bonnes raisons.

(13) A-coup-sûr on peut s'y attendre, et je l'ai déjà éprouvé.

(14) Je demande pardon à ces faquins, de ce que, circonscrit par la poësie, je n'ai pu encadrer leurs noms dans mes vers. J'ai nommé Morellet, sans prétendre ôter à ses confrères rien de leurs droits à mon impertinence; j'ai consulté la convenance de mon hémistiche, voilà tout, car j'étais fatigué de mon travail hatif. Moins pressé de finir ma satire, où, selon mes principes pudiques et mon habitude constante, je n'ai point fait reposer mes traits sur des personnalités directes, je n'aurais point nommé cet écrivain; mais mon confrère le satirique, de *la fin du* 18e *siècle*, n'ayant pas cru devoir le ménager, j'ai voulu, moi, exercer pour lui ce petit acte de justice.

(15) Nous avons grand nombre de journées fameuses dans la révolution; j'ai dans l'idée que celle du 18 brumaire fixera enfin les idées sur celle du 18 fructidor.

(16) Jamais évènement ne dut inspirer plus de confiance aux Français amis du repos, de l'industrie et de la paix. Buonaparte n'a plus besoin de gloire; au point où il est parvenu, il doit conserver celle dont il est couvert; la considération publique l'environne. Une tête comme la sienne n'est point faite pour se méprendre aux cris des factions, et pour préférer les flétrissans éloges d'un parti détesté à l'estime des honnêtes gens, seuls fidèles gardiens des réputations durables.